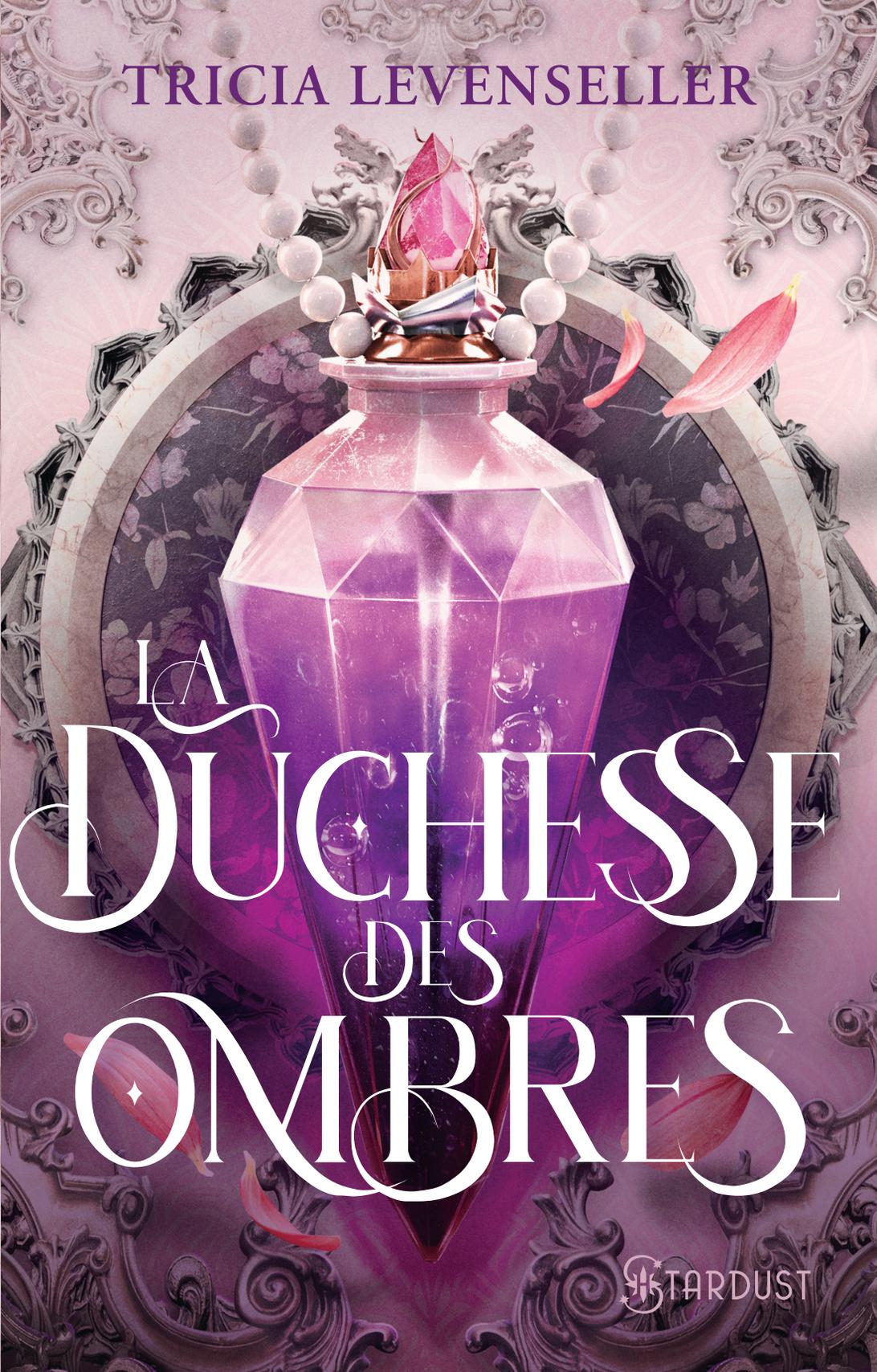


TRICIA LEVENSELLER



LA
DUCHESS
DES
OMBRES

STARDUST

Collection Stardust dirigée par Dorothy Aubert

Ouvrage dirigé par Dorothy Aubert

Couverture : Liz Dresner et Meg Sayre

© Tricia Levenseller, 2024

Publié avec l'accord de Feiwel and Friends Book, une division de
Macmillan Publishing Group, LLC.

Tous droits réservés

Titre original : *The Darkness Within Us*

Pour la présente édition :

© 2024, Hugo Stardust, département de Hugo Publishing

34-36, rue La Pérouse

75116 – Paris

www.hugopublishing.fr

ISBN : 9782755677591

Dépôt légal : octobre 2024

LA
DUCHESSÉ
DES
OMBRES

TRICIA LEVENSELLER

Traduit de l'anglais par Pauline Vidal

 STARDUST

*Pour Rachel et Holly,
merci d'avoir réalisé mes rêves.*

« LES MAUVAISES IDÉES N'EXISTENT PAS,
IL N'Y A QUE DES IDÉES GÉNIALES
MAL EXÉCUTÉES. »

Damon Salvatore, *The Vampire Diaries*
Saison 2, Épisode 15



1

Mon mari prend trop son temps pour mourir.

En bonne épouse dévouée, je reste assise à son chevet, écoutant son souffle circuler encore et encore, tout en priant pour entendre enfin arriver le dernier.

Grands dieux, cet homme a soixante-quatre ans ! Il est en proie à toutes sortes de maladies après une existence de débauche, de plaisirs et le diable sait quoi d'autre. Pourtant, Hadrien Démos, Duc de Pholios, s'accroche à la vie comme si elle avait toujours quelque chose à lui offrir... à lui, ce vieillard lubrique, cloué au lit, qui n'a plus rien à faire que contempler mon visage jour après jour.

Pholios remue, comme si mes pensées l'avaient réveillé, et je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule pour m'assurer que Kyros se trouve toujours dans la pièce, avant de reculer un peu ma chaise. Puis je baisse les yeux et attends.

– Chrysantha ! gémit le vieillard.

– Je suis là, mon époux.

Je saisis ses mains poilues et tachées, les serre entre les miennes.

– Vous êtes magnifique aujourd’hui, murmure-t-il.

– Merci.

Je m’efforce de ne pas lever les yeux au ciel, car il me sert le même discours chaque matin, comme si ses compliments pouvaient lui obtenir ce qu’il voudrait de moi, sa femme de dix-neuf ans.

Il serre les lèvres :

– De l’eau.

Je me tourne vers le pichet sur la table de chevet, constate qu’il est vide.

– Votre Grâce a dû avoir très soif cette nuit, dis-je alors. Je vais remplir votre verre.

– Laissez Kyros s’en charger.

Un frisson me parcourt la nuque, mais je m’efforce de garder une expression tranquille. Ma vie avec le Duc me donne souvent l’impression qu’un cercle de fer m’étreint les poumons et se resserre dès que je me retrouve seule avec lui.

Kyros, le jeune et beau valet de pied, me dévisage d’un regard compatissant ; je hoche discrètement la tête. Je ne veux surtout pas que mon ami soit viré pour avoir désobéi aux ordres.

– Tout de suite, Votre Grâce, dit-il. Je reviens.

Cette dernière phrase s’adresse à moi.

À peine a-t-il quitté l’opulente suite principale que mon mari se dégage et tente de me saisir la poitrine.

Habitué depuis longtemps aux pitreries du Duc, je me retourne pour lui échapper, mais pas assez vite. Il me tape sur les fesses. Je baisse la tête.

La meilleure tactique pour cacher mes pensées.

Je m'empresse de demander :

– Que puis-je vous lire, aujourd'hui ?

– Laissez, grogne-t-il. Assez des livres. Revenez par ici.

– Vous n'avez plus assez de livres, dites-vous ? Je vais en choisir un.

Je file à l'autre bout de la pièce, au mur tapissé d'étagères.

– Quel crétin ! maugrée-t-il. Dire que j'ai versé sept mille necos à votre père pour un tel gaspillage...

– Désolée, mon cher époux.

Mon cœur se serre davantage.

– Ne le soyez pas. Je voudrais que vous remontiez ces jupes et grimpez sur ce lit pour accomplir votre devoir d'épouse.

Prétendu devoir que sa maladie l'empêche heureusement de me forcer à remplir.

– Quel devoir pourrait être plus important que de m'occuper de mon mari ?

Il ne me trouve pas insolente. Ni lui ni personne d'autre. Je me suis donné beaucoup de mal pour avoir l'air d'une idiote. Ça m'a sauvée plus souvent qu'à mon tour. C'est ainsi que j'ai manipulé mon père pour qu'il me fasse épouser un Duc riche et à moitié mort. Si je me doutais alors de ce à quoi je m'engageais... Pholios n'a révélé sa vraie nature qu'après notre mariage. Je croyais

qu'il cherchait juste une compagne de chevet avant de rejoindre les diables de l'enfer.

– Votre devoir de nuit.

– Il fait plein jour, Monsieur mon époux.

– Je sais !

Sa toux retentit à travers la pièce et je me détourne pour examiner les rangées de livres. Je sais déjà lequel je vais choisir, mais je ne tiens pas à me rapprocher encore du lit. Pas avant le retour de Kyros.

Pholios est un être abject, mais il tient à sauver les apparences devant ses employés ; il sait sans doute qu'il se conduit mal, mais veut entretenir une bonne réputation ou alors il estime que la chambre reste un lieu privé. De toute façon, avec des gens dans les parages, il retient ses mains, même si Kyros a pu le surprendre à plusieurs reprises. Il m'a attrapée, pincée, giflée plus souvent qu'à mon tour, ces deux derniers mois, depuis notre mariage.

Mais j'en toucherai les fruits dès que Pholios sera mort. Il n'a pas d'enfants, aucun héritier direct ; donc, après sa disparition, tout me reviendra, le manoir, le duché, les domestiques, *l'argent*. Je pourrai en faire ce que je voudrai, sans aucun autre homme pour prendre les décisions à ma place. Je serai Duchesse douairière jusqu'à la fin de mes jours.

À jamais.

Cet avenir me semble si proche que je le savoure déjà. Encore quelques semaines, un petit mois. Pholios ne vivra pas plus longtemps.

Et je n'aurai plus à cacher qui je suis vraiment.

Lorsque j'entends les pas feutrés de Kyros qui revient, je choisis le livre de poésie sur l'étagère. Le valet semble soulagé de me trouver à l'autre bout de la pièce. Sa compassion ne me sert à rien, je sais m'occuper du vieillard, mais je le trouve gentil. Tandis que je regagne ma chaise, il aide le Duc à boire un verre. Pholios manque s'étouffer en lisant le titre du tome que j'apporte.

– Non ! s'écrie-t-il. Je déteste la poésie.

Raison pour laquelle je l'ai choisi.

– Cela va vous éclaircir les idées, Votre Grâce. La poésie vivifie l'âme.

Il grogne encore un peu, mais se calme quand je commence à lire. Je crois qu'il aime le son de ma voix, bien qu'il passe son temps à contempler ma poitrine ; à la longue, je soulève un peu le volume mais, au bout d'une dizaine de minutes, ses ronflements emplissent à nouveau la pièce.

– Tout va bien, Votre Grâce ? me souffle Kyros.

Il n'élève pas trop la voix afin de ne pas réveiller le Duc.

– Assez bien, Kyros, et vous ?

Même dans sa livrée, mon valet est très beau. Il porte la chemise blanche et les bas traditionnels, ainsi que des gants et des bottes. Il est toujours impeccable et se tient parfaitement droit. Son puissant menton présente une adorable fossette et ses yeux verts scintillent sans cesse. Coiffés en arrière, ses cheveux brillants pendent sur sa nuque ; la puissance de sa silhouette fait envie à plus d'un valet.

Jour après jour, nous nous retrouvons seuls, coincés dans ces appartements, à soigner le Duc. De temps à autre, le jeune fils de Kyros vient nous voir, impatient de nous montrer les grenouilles qu'il a attrapées dans l'étang de la propriété ou les pierres choisies dans les bois. Il reste discret quand le Duc dort, attirant juste notre attention pour nous entraîner dehors durant de courts moments.

Je savoure sans cesse ces occasions.

– Très bien, Votre Grâce.

Kyros est trop poli pour ne jamais évoquer mon mariage avec le Duc ni ce que je subis. Il a le bon sens de comprendre que je n'ai aucune envie de parler d'une telle humiliation.

– Nico a appris un nouveau mot ce matin, dit-il pour orienter la conversation vers des sujets plus gais.

Je souris :

– Lequel ?

– *Indigné.*

– Quel grand mot pour un enfant de quatre ans !

– Surtout qu'il ne vous entende pas dire ça ! Il a quatre ans et demi, pas un jour de moins.

Depuis le temps que nous nous retrouvons dans cette pièce, j'ai appris pas mal de choses sur Kyros et son passé. Il a eu un fils à dix-sept ans, en dehors du mariage. La mère de l'enfant lui avait fait clairement comprendre qu'elle ne tenait pas à s'en occuper. Bien que la loi n'exige rien des hommes célibataires, Kyros a assumé seul le rôle de père.

Je lui demande où se trouve l'enfant en ce moment.

– Il aide Cook dans les cuisines. Vous savez qu’il a un penchant pour les sucreries.

– J’aimerais le voir un de ces jours. J’ai hâte de l’entendre traiter quelque chose d’*indigne*.

Doran, un autre valet, entre dans la pièce, brandissant un plateau qui ne contient qu’une missive.

– Une lettre pour vous, Madame la Duchesse ! lance-t-il d’une voix forte.

Au point de réveiller encore Pholios. Pour un peu, je le réprimanderais, mais je préfère arborer un maigre sourire.

– Merci, Doran.

Comme je me lève pour récupérer le parchemin plié, le Duc lance d’une voix forte :

– Je vais prendre mon petit déjeuner, Kyros ! Allez le chercher.

Les deux domestiques quittent la pièce, mais je n’y fais pas attention, trop occupée à examiner l’écriture de la lettre.

Celle de ma sœur.

Alessandra ne m’écrit jamais, et moi très rarement. Elle me prend pour une idiote, je trouve ça très drôle. Alessandra a toujours exprimé ce qu’elle attendait de la vie et exposé comment elle s’y prendrait pour l’obtenir. En ce moment, elle essaie de séduire le Roi des Ombres.

Je pouffe de rire. Si ce dernier n’a pas voulu de moi, il ne risque pas de se rabattre sur elle. Et je ne dis pas cela par vanité. J’ai hérité du minois de ma mère, mais peu importe. Un joli visage ne mène jamais très loin. L’important, c’est de se montrer meilleure actrice. Je sais ce que cherchent les hommes : une femme qu’ils pensent pouvoir contrôler.

Je fais semblant d'être docile, obéissante. Dès lors, ils ne vont pas voir plus loin, ne prennent pas garde à ce qu'ils disent devant moi.

Mais Alessandra ? J'ai toujours su ce qu'elle pensait. Pourtant, je dois avouer que je ne l'aurais pas crue capable de meurtre. Quand la vérité sur ce qui est arrivé à son premier amant s'est répandue, cela m'a surprise. Puis totalement choquée après le pardon immédiat du Roi.

C'est ma faute si nous ne sommes pas proches. Nous nous sommes toujours disputé l'attention de notre père. Lui ne voyait rien d'autre que Mère mais, quand elle est morte, alors que j'avais douze ans et Alessandra onze, je savais que son amour allait se reporter soit sur ma sœur, soit sur moi. Il n'a jamais eu assez de place dans son cœur que pour une femme à la fois, alors je l'ai arrachée avant qu'Alessandra ne puisse s'en rendre compte. Elle aurait fait de même si elle avait pu.

Nous vivons dans un monde où ce sont les hommes qui décident de tout. Où l'on vit. Quand on reçoit de l'argent. Qui on épousera. Je savais que ma meilleure chance d'atteindre le bonheur consistait à le mener par le bout du nez. Ce serait elle ou moi.

Donc moi.

Je me sens parfois un peu coupable, mais cela n'aura plus d'importance lorsque j'aurai obtenu ce que je veux. Quand je serai riche sans plus dépendre d'un homme, je pourrai faire ce que je souhaiterai, y compris entretenir une relation avec ma sœur si je le désire.

Je déplie la lettre et commence à lire :

Chère Chrysantha,

Je tenais à t'adresser une invitation personnelle pour mon mariage. J'épouse Kallias dans six mois et mon couronnement aura lieu le même jour, juste après la cérémonie nuptiale.

Tu viendras, n'est-ce pas ? Ne me dis pas que tu es trop occupée à jouer les nourrices auprès de ton vieil époux. Pourrais-tu te libérer au moins pour le plus beau jour de la vie de ta sœur ? Envoie-moi vite ta réponse, que je te réserve une place au premier rang afin d'assister au mariage de cette traînée avec le Roi des Ombres.

Mes meilleures pensées,
Alessandra

Un coup de tonnerre retentit dans mes oreilles et je m'aperçois trop tard que j'ai chiffonné la lettre.

Le Roi.

Ma petite sœur épouse ce fichu Roi.

Il ne voulait pas de moi, mais il veut bien d'elle. *Elle !*
La meurtrière.

Moi qui ai passé mon existence à comploter, à prévoir, à tenter de changer de vie... j'ai été molestée, dégradée, insultée jour après jour, et tout cela pour quoi ? Jusqu'ici, je n'ai rien obtenu.

Pendant ce temps, Alessandra couchait avec tant d'hommes que j'en ai perdu le compte. Je la traitais de traînée et de bien d'autres choses. C'était ma façon de lui dire de se méfier. Elle devait prendre garde à sa réputation si elle voulait s'assurer un bon avenir. Et cela m'apaisait tandis que je sentais monter une sourde jalousie de la voir

en telle compagnie quand je me battais pour survivre seule. Car je croyais qu'en l'imitant je risquais de perdre toute prétention à un beau parti.

Et voilà qu'elle épouse un *Roi*. Qu'elle va devenir *Reine*. Elle aura tout l'argent, *toutes* les richesses qu'elle voudra. Personne ne pourra rien contre elle quand elle sera mariée à l'homme le plus puissant du monde.

Ma température grimpe en flèche et tout se teinte de rouge.

Elle a gagné.

Comment a-t-elle pu gagner ? Elle n'a rien fait ! Elle n'a rien mérité. Comment, comment, bon sang ?

Durant ces réflexions frénétiques, je ne me suis pas rendu compte à quel point je me rapprochais du lit. Pholios m'attaque comme un serpent, m'agrippant par la hanche pour m'attirer davantage vers lui.

Dans ma fureur, je lui tape sur la main sans réfléchir.

Et nous nous figeons tous les deux.

– Vous venez de me frapper ? s'écrie-t-il.

– C'était une démangeaison, Votre Grâce.

Il grogne, prend un air offensé, jusqu'à ce que je devine à son sourire quelle pensée nauséabonde le saisit.

– Venez ici, ma femme, que je vous pardonne.

– Ici ?

– Oui, venez sur le lit. Mon édredon s'est détaché de l'autre côté. Il faut le remettre en place.

Je parviens à masquer toute forme d'expression, mais mon âme brûle. Voilà trop longtemps que je me trouve dans cette maison, coincée dans cette pièce, face à ce Duc

qui me contemple en se léchant les babines et tâche de m'attirer davantage vers lui. Pendant ce temps, ma sœur mène une vie de luxe, de perfection et de liberté, dans les bras de ce maudit Roi des Ombres. Incapable de le séduire durant mon séjour au palais, je m'étais jetée sur la première occasion venue.

Jamais je ne pourrai m'en contenter.

Le cercle de fer qui m'enserme les poumons se brise. Mon cerveau se détache du reste de mon corps, et mes membres remuent malgré moi.

Je fais ce que le Duc m'a demandé tout à l'heure, relevant mes jupes pour m'asseoir à califourchon sur lui. Ses yeux s'écarquillent, mais il finit par poser les mains sur ma taille. Il essaie de me forcer à prendre la position qu'il désire, puis commence à s'enfoncer entre mes hanches, malgré les couches de sous-vêtements, de draps et de couvertures qui nous séparent encore, heureusement.

Quant à moi, je vise l'oreiller supplémentaire à côté de sa tête. Je me penche pour l'atteindre et, là, les doigts de Pholios me saisissent les seins. Ça me fait mal, pourtant je ne me redresse pas avant d'avoir pris l'oreiller. Et encore, ce n'est que pour ajuster ma position.

Je l'étouffe sous l'épais coussin.

Ce qui avait commencé à se durcir contre moi redevient plus mou. Les cris de détresse de Pholios sont engloutis par le duvet et son faible corps remue à peine sous le mien. Ses mains quittent enfin ma poitrine pour essayer de repousser mes bras.

Je ne lâche pas prise.

– N'est-ce pas ce que vous vouliez, mon époux ? Suis-je enfin bonne à quelque chose ?

Si Alessandra peut obtenir tout ce qu'elle veut après avoir tué un homme, alors pourquoi pas moi ? Son visage apparaît dans mon champ de vision et je ferme les yeux pour ne pas songer à tout ce que cet homme m'a fait.

Plus jamais.

Sa lamentable résistance finit par céder, mais je ne me lève pas tout de suite.

Je reste assise sur son cadavre, perdue dans les sombres limbes qui séparent l'avant de l'après.

Avant, je n'étais pas violente. Avant, j'étais la patience incarnée.

Maintenant, je suis libre. Maintenant, je peux devenir ce que je veux.

À commencer par une meurtrière, comme ma sœur. Je me suis abaissée à son niveau. Cette pensée me pousse enfin à réagir. Je me redresse, remets l'oreiller à sa place et lisse les cheveux du Duc. Il a l'air si paisible dans la mort.

J'espère qu'il ne trouvera pas la paix là où je viens de l'envoyer.

Alors que je regagne ma chaise, je remarque une silhouette dans l'embrasure de la porte. Nico, le fils de Kyros, se tient là, des miettes sur le menton.

Son regard va et vient entre le Duc et moi.

Je reprends mon souffle.



2

Nico porte un doigt à ses lèvres, comme pour signifier que le Duc dort. Je me détends aussitôt.

– Essayez de m’attraper, Duchesse ! murmure-t-il.

Et il repart en trombe par la porte entrouverte.

Je le poursuis en criant :

– Tu viens me voir comme ça, avec des miettes plein le menton et pas le moindre bonbon à m’offrir ?

Ça le fait pouffer de rire. Il est étonnamment rapide pour un si petit gamin.

Il se laisse glisser sur la rampe de l’escalier, tandis que je dois descendre marche après marche à cause de la lourdeur de mes jupes. Arrivée en bas, je repars en courant pour finalement le rattraper. Il secoue ses petits bras et c’est là que Kyros apparaît, armé d’un plateau de petit déjeuner.

Je saisis Nico, le fais tourner dans les airs. Ses rires m’apaisent le cœur et je le chatouille avant de le reposer sur le sol. Sa joie résonne trop bien dans ce grand manoir.

Enfin un endroit où nous pourrions tous être heureux.
Le Duc est mort.

Mort.

Mort.

Mort.

Je ne connais pas de mot plus doux.

– Que faites-vous tous les deux ? demande Kyros.

– Père, la Duchesse était mécontente parce que je n'avais pas apporté un petit pain sucré à partager avec elle.

– Moi aussi, je t'aurais chatouillé si tu m'avais fait ça !

– Alors je vais en chercher pour tout le monde !

Et le gamin file vers les cuisines.

Kyros le suit d'un regard attendri.

– Nous ferions mieux de rentrer rapidement, avant que le Duc ne se fâche, Votre Grâce.

– Il s'est rendormi, j'en ai profité pour m'échapper un instant.

Kyros hoche la tête et nous retournons ensemble dans l'appartement royal.

Plusieurs heures s'écoulaient avant que les gens ne se rendent compte que le Duc ne respire plus.



Les jours suivants, rien de grave ne se produit. Personne ne se doute de quoi que ce soit. De toute façon, l'homme était en train de mourir. Pourquoi soupçonner un acte criminel ? D'ailleurs, tout le monde me trouve trop stupide pour seulement concevoir un meurtre. Je m'en suis assurée.

Je me suis vêtue de noir pour l'enterrement et je fais semblant de pleurer Pholios, le visage enfoui dans un mouchoir de soie offert par le défunt et sur lequel sont brodées nos initiales. Père me reconforte et m'apporte des fleurs ; il demande même s'il peut m'aider à gérer le domaine. Il est très fier de moi, car mon héritage l'a sauvé de la ruine. Il a beau être comte, ses affaires étaient en faillite. Tout comme les miennes jusqu'à ce que j'épouse Pholios.

Maintenant, sa fortune me revient et je peux en faire ce que je veux. Personne ne doit me dire comment la dépenser. Pas même mon propre père.

J'ai réussi.

J'ai atteint ce que peu de femmes ont obtenu.

La vraie liberté.

D'abord, et avant tout, je vais en profiter pour explorer le domaine et faire la connaissance de mon personnel. Pholios ne m'a jamais laissée m'éloigner de lui. Je devais prendre tous mes repas à son chevet. Je devais être là quand il se réveillait et longtemps après qu'il s'était endormi. Le Duc m'a souvent dit qu'il en aurait pour son argent avec moi, que j'étais sa propriété.

En fait, je crois qu'il a fini par comprendre à quel point il se trompait sur qui contrôlait qui.

– Votre Grâce, je suis ravie de vous revoir ! lance Madame Lagos, la gouvernante, lorsqu'elle me rencontre dans le salon.

Je ne l'ai pas vue souvent depuis que j'ai mis les pieds dans ce lugubre manoir et que tout le personnel m'a accueillie comme la nouvelle maîtresse des lieux.

Du haut de son mètre cinquante, Madame Lagos a l'air aussi redoutable qu'un chaton, mais malheur à quiconque tenterait de la reprendre lorsqu'elle affirme mesurer cinq centimètres de plus – j'ai surpris une conversation particulièrement désagréable à ce sujet. Ses cheveux sont noirs comme la nuit et sa peau blanc ivoire. Elle a les yeux en amande et pas une ride, impossible de deviner son âge ; je n'ose pas le lui demander.

– Vous aussi, Madame. Merci d'être venue.

– Certes. En quoi puis-je vous être utile ?

– J'aimerais apporter quelques changements au domaine. J'espérais que vous pourriez m'aider.

– Bien sûr. Quels changements ?

Je veux que mon personnel m'adore. Je veux qu'ils me considèrent comme leur chère maîtresse. C'est le meilleur moyen d'assurer une transition en douceur, et je ne tiens pas à ce que quiconque remette en question le contrôle que j'ai sur eux. Il existe un moyen très simple d'y parvenir dès le départ.

– J'aimerais augmenter les salaires du personnel de vingt pour cent.

Madame Lagos cligne lentement des yeux, comme si elle avait mal entendu. Puis elle sourit :

– Nous allons très bien nous entendre, Votre Grâce.

– Tant mieux, car j'ai l'intention de redécorer beaucoup de choses...

Tout d'abord, la suite principale. Je demande qu'on la vide complètement. Chaque objet est entreposé dans un lieu de rangement, du lit aux tentures, en passant

par le tapis. Je remets toute la pièce à neuf pour qu'on ait l'impression que Pholios n'y a jamais posé les pieds. Je veux qu'elle soit débarrassée de tout ce qui pourrait me le rappeler.

Je trouve à la boutique de Matilda un ravissant couvre-lit d'un joli vieux rose, ma couleur préférée, qui attire immédiatement mon attention. J'orne toute la chambre en conséquence. Papier peint blanc avec des chrysanthèmes évoquant mon prénom. Lit à baldaquin en chêne blanc avec des tentures en maille. Fauteuils en filigrane d'or avec d'épais coussins blancs. Coiffeuse ivoire élaborée, avec des boutons dorés. Je fais peindre le plafond aux couleurs du ciel diurne, sous des chérubins aux joues roses s'élançant à travers les nuages.

Pendant ce temps, Madame Lagos prépare le reste du manoir en vue des rénovations à venir. Je ne veux aucun souvenir de l'homme ignoble qui a tant assombri ces lieux, alors elle veille à ce que tous les anciens tableaux, vases et autres objets de la famille Pholios soient envoyés au grenier, en attendant qu'on les vende. Avant la fin de ma période de deuil d'un an jugée obligatoire par la société, je n'ai pas le droit d'assister à la moindre soirée, à la moindre réception.

Pourtant, il ne s'écoule pas une semaine entière avant que les lettres ne commencent à affluer. Je jette un coup d'œil sur quelques bribes avant de les entasser près de la cheminée.

J'ai appris avec tristesse le décès de votre mari, Votre Grâce. Si vous avez besoin de réconfort, j'espère que vous ferez appel à moi.

De la part du comte de Barlas.

Ne vous laissez pas dévorer par la tristesse, Votre Grâce. Il vaut mieux considérer l'avenir avec espoir. Pourrai-je bientôt me rappeler à vous ?

De la part du comte de Varela.

Je vous ai admirée de loin pendant si longtemps. Maintenant que vous êtes libre de choisir votre propre voie, pourrais-je me mettre sur les rangs ?

Du Duc de Simos.

Et puis un passage terriblement embarrassant qui me fait rougir :

Une femme dans votre position mérite tous les plaisirs que la vie peut lui offrir. Soyez ma maîtresse, Duchesse Pholios, et je vous comblerai.

De la part du baron de Moros, qui est déjà marié.

Je ne serai la maîtresse de personne. J'en ai fini avec les hommes qui me disent ce que je dois faire, que ce soit dans la chambre à coucher ou ailleurs. Je ne tiens aucun compte de tous ces courriers, ce qui ne m'empêche pas de les lire de temps en temps quand j'ai besoin de me remonter le moral. Cela renforce l'estime de soi, même si ces attentions ne sont pas souhaitées.

Du moins de la part d'hommes puissants.

Des années durant, j'ai rêvé du jour où je serais celle qui détient le pouvoir, libre de rechercher les relations

de mon choix. J'ai été seule toute ma vie, privée des plaisirs simples de toute compagnie romantique en tant que demoiselle de haute lignée. Dès que ma période de deuil sera terminée, je compte bien mettre fin à cette solitude.

Je prendrai un amant.

Un bel amant, pauvre mais compétent, qui me chérira, m'aimera et n'attendra rien d'autre de moi qu'un certain confort matériel.

Les hommes prennent sans arrêt des maîtresses, et en tant que Duchesse douairière, je peux faire de même. C'est peu conventionnel, mais pas inédit. J'aurai le pouvoir et la position de résister à toute analyse rigoureuse qui pourrait en résulter. D'autant que je trouverai sans peine quelqu'un qui saura se montrer discret.

Mais ce n'est pas envisageable avant onze mois et demi. En attendant, je vais me faire de nouveaux amis autour du manoir et continuer de superviser les travaux d'amélioration de la propriété. On entend les ouvriers marteler et scier tout au long de la journée. Peintres, charpentiers, menuisiers et maçons vont et viennent sous l'œil attentif de Madame Lagos et de mon personnel. Il faudra des mois, voire des années, avant que l'ensemble du bâtiment ne soit rénové, mais c'est normal quand on a hérité d'un domaine presque de la taille du palais royal de Naxos.

Le palais d'Alessandra.



Après Madame Lagos, ce sont les valets de pied qui se laissent conquérir. Kyros fait aimablement les présentations et ils semblent ravis d'entendre que je souhaite apprendre à jouer au jeu de hach.

– Il s'agit de placer une carte supérieure, mais de la même couleur, explique Doran tandis que Kyros regarde par-dessus mon épaule.

Je saisis une dame de rubis.

Kyros se penche à mon oreille :

– Pas celle-là. Elle est trop haute. Mieux vaut l'économiser et plutôt jouer celle-ci.

Il pose le six de rubis sur la table, battant le cinq précédemment joué.

– Je crois qu'elle a compris, observe Plutus avec un regard noir quand je ramasse sa carte. Arrête de l'aider.

– Ne fais pas le malin ! rétorque Kyros. Tu joues à ce jeu depuis des années, alors qu'elle débute.

– Tu l'as invitée. Si elle n'arrive pas à suivre, c'est son problème.

Saisissant d'un coup ce qu'il vient de dire, Plutus ajoute en pâlisant :

– Pardon, Votre Grâce, j'ai oublié...

– Ce n'est pas grave, Plutus. Si je mettais un peu de piment dans le jeu, peut-être cela vous amuserait-il davantage.

Là-dessus, je sors un necos de ma poche et le dépose sur la table.

– Nous ne pouvons pas en mettre autant, commente Doran en regardant la pièce.

– Alors jouez ce que vous avez. Je viens bien d'augmenter vos salaires, non ? Ou bien avez-vous peur que je prenne tout votre argent ?

Je ne gagne pas une seule partie ce soir-là, mais promets de bientôt prendre ma revanche.

Les jours suivants, Kyros et Nico me rejoignent pour des pique-niques sur les pelouses lorsque le soleil se couche ; tandis que le petit garçon va cueillir des fleurs, son père et moi discutons de tout et de rien. Un soir, Nico me désigne les arbres où il préfère grimper, un autre, je lui montre quels fruits sont mûrs pour la cueillette ou lui enseigne quelles plantes toxiques il faut éviter. Parfois, je lui donne des leçons de piano, mon instrument préféré.

– Vous le gêtez, ose observer Kyros quelques semaines plus tard.

– On ne gête jamais un enfant en lui enseignant la musique. Et puis, j'aime passer du temps avec lui.

Un épais nuage passe devant le soleil, atténuant la riche verdure des arbres et des pelouses environnantes. Kyros s'accoude sur la couverture de pique-nique.

– Est-ce ainsi que vous imaginiez vivre votre vie de Duchesse douairière ? Apprendre à jouer du piano à l'enfant d'un domestique ?

– En tout cas, je n'imaginai pas que le père de l'enfant se plaindrait ainsi.

Kyros esquisse un sourire :

– Sérieusement, êtes-vous heureuse ?

– Plus heureuse que je ne l'ai jamais été.

– Vous ne quittez pas souvent la propriété. Je pensais que vous auriez voulu vous éloigner, fréquenter des gens de votre rang. Ou au moins les inviter chez vous. Mais non, vous passez vos journées à faire de la pâtisserie avec Cook, à jouer aux cartes avec les valets et à enseigner le piano à Nico.

– Ce n'est pas tout, loin de là. Je viens de créer un club de lecture avec Damasus, Karla et Tekla. Nous échangeons nos romans avant de nous retrouver pour en discuter.

– Une Duchesse qui discute de livres avec son majordome et ses servantes ! s'esclaffe Kyros.

– Riez tant que vous voulez, mais je me trouve exactement à la place que je voulais. Mon père me forçait à participer à toutes les mondanités, à me pomponner en vue de tous les bals, à supporter la présence d'hommes grossiers. Maintenant, je passe mes journées avec qui je veux quand je veux. Mes domestiques sont les meilleures personnes que je connaisse. Je n'ai pas besoin de rechercher les fausses flatteries de nobles dames ou l'attention forcée de gentilshommes. Je lis quand j'en ai envie. Je me balade dans la nature quand je le souhaite. J'apprécie la compagnie de mon cheval, d'un petit garçon de quatre ans et, oui, de mon majordome, sans compter tous les autres habitants de ce domaine. C'est parfait pour moi, et je vais m'appliquer à perfectionner tout ce qui peut l'être encore. Maintenant, arrêtez de me réprimander et laissez-moi profiter de ce confort durement gagné.

– Certainement, Votre Grâce.

Kyros m'offre un sourire aussi chaleureux que le mien, et je m'allonge sur le doux coton de la couverture à carreaux. J'éprouve un tel sentiment de légèreté qu'il me faut un certain temps pour le discerner.

C'est donc ainsi que l'on se sent heureux.

Décrire mes pensées, avoir quelqu'un pour m'écouter. Sans qu'aucun homme n'essaie de me donner des ordres ou de me dominer. M'occuper à ce que j'aime vraiment. Être moi-même au milieu de gens qui se soucient de moi.

Voilà. Tout ça valait bien chacune des épreuves que j'ai subies depuis la mort de ma mère.

Je suis invulnérable, au point que je pourrais presque m'envoler.



Lorsque je quitte la propriété, c'est une tout autre affaire.

Je dois porter du noir en public pour marquer mon deuil. Plus d'un mois après la mort du Duc, j'enfile une robe couleur d'ébène à la jupe large et au corsage serré. Manches longues. Pas de voile. L'ensemble est déprimant, mais c'est dans cette tenue qu'on doit me voir faire mes courses. Plus que dix mois et demi et je pourrai me passer de cette mascarade.

Je suis chez le marchand, en train de choisir de nouvelles bougies pour la salle à manger, avec plusieurs valets de pied derrière moi pour m'aider dans mes achats, quand quelqu'un arrive sur le côté.

– Votre Grâce ?

Je me retourne et découvre Lady Evadne Petrakis, fille d'un marquis, en train de faire ses propres achats. Nous fréquentons les mêmes cercles sociaux, si bien que nous nous sommes rencontrées un nombre incalculable de fois, cependant, je ne la qualifierais pas d'amie. Juste une personne que je vois souvent. Encore qu'il ne m'ait pas été facile de me faire des amis quand j'ai dû cacher ma vraie nature au monde entier durant sept années.

– Lady Petrakis, comment allez-vous ?

– Je vais très bien ! Et vous ? Vous devez être très fière de votre sœur, l'épouse du Roi !

Je m'efforce de sourire :

– Le Roi devait bien choisir quelqu'un un jour ou l'autre. Qu'en est-il de vous ? S'est-il passé quelque chose d'important en mon absence ? J'ai manqué tellement de potins depuis mon mariage...

– Plusieurs annonces de fiançailles, mais rien d'extraordinaire. Rien de scandaleux non plus, avec tous les nouveaux édits de la future Reine.

– Des édits ?

Alessandra aurait dicté des lois ? Elle ?

– Parfaitement. Les femmes ne doivent plus attendre le mariage pour avoir des... relations intimes. Les pères n'ont plus le droit d'accepter des primes de mariage pour leurs filles. En fait, ils sont tenus de verser leur dot à qui elles veulent, d'un montant équivalent au salaire annuel du père.

– Quoi ?

– Oh oui ! Certains nobles en ont été plutôt contrariés, mais le Roi les a fait décapiter pour les menaces qu'ils

avaient proférées envers la future Reine. Plus personne n'ose émettre la moindre protestation contre les nouvelles lois.

– Combien en a-t-elle émis ?

– À vrai dire, je ne sais plus. Rien que la semaine dernière, elle a décrété que les terres et les titres devaient être transmis à l'aîné des héritiers, quel que soit son sexe. Oh ! et les jeunes filles n'ont plus à attendre que leurs grandes sœurs fréquentent la société avant de pouvoir assister aux événements qui leur plaisent.

Je cligne plusieurs fois des yeux pour comprendre ce qu'elle raconte.

– Et le Roi permet cela ?

– Elle le stimule. Son nom apparaît à côté du sien sur chaque nouvelle loi. Le peuple l'estime totalement épris de sa future épouse au point de ne jamais rien lui refuser. Ils la surnomment déjà la Reine des Ombres.

Colère et amertume m'envahissent à nouveau.

Alessandra était censée servir de monnaie d'échange, comme moi. Un moyen pour Père de se libérer de ses dettes et de sauver ses terres. Mais elle légifère et s'attire les faveurs de toutes les femmes de la cour. Elle profite autant de sa liberté que de son bonheur... en échange de quoi ? Qu'a-t-elle enduré ? Elle ne l'a pas *mérité*. Pas comme moi.

Je me rappelle que j'ai tout ce que je veux à présent. Je suis heureuse. Rien ne compte davantage. Je respire profondément et me sens apaisée.

– Oh, pardon ! s'exclame Evadne, ai-je parlé trop vite ? Je crois que c'était une étape difficile pour vous.

Oui, parce que tout le monde me prend pour une idiote. Moi l'idiote et Alessandra, la puissante Reine.

– Ce n'est rien, dis-je. Je suis juste un peu fatiguée. Bon, je vais payer mes courses et m'en aller.

– Ravie d'avoir pu discuter avec vous. J'organise une fête dans quelques mois. Vous recevrez une invitation. Toutes les relations de la Reine des Ombres sont bienvenues dans mon domaine.

– Merci, mais je n'ai pas le droit d'assister à des réceptions avant la fin de mon deuil. N'oubliez pas que le Duc est mort.

– Oh, c'est encore une chose que la future Reine a supprimée ! Les femmes n'ont pas à subir de période de deuil. Vous n'êtes pas non plus obligée de porter du noir.

Elle considère ma robe d'un air apitoyé :

– Vous êtes, bien sûr, libre de décider ce que vous voulez à ce sujet, mais on ne vous demande pas de montrer du respect envers un homme presque quatre fois plus âgé que vous. Bonne journée, Duchesse.

Je m'aperçois alors que j'ai cassé les deux bougies que je tenais dans les mains.

Lorsque Lady Petrakis sort de la boutique, je la suis des yeux. Pourquoi n'ai-je pas lu les journaux ? Comment ai-je pu laisser tout cela m'échapper ? Lorsque je vivais avec le Duc, je lisais constamment des romans qui me donnaient l'impression de vivre de grandes aventures ou de résoudre des mystères aux côtés de mes héroïnes préférées.

J'ai laissé passer tant de choses. Alessandra m'a rattrapée.

Non pas que j'aie jamais voulu le pouvoir ou diriger quoi que ce soit. Je cherchais seulement ma liberté. À présent, je l'ai, mais elle me semble... insignifiante. J'ai l'impression d'en posséder moins que ma sœur.

Désormais, je n'ai plus d'excuse pour ne pas assister à son fichu mariage.

Si je n'y vais pas, elle saura qu'elle a gagné. Que j'ai trop honte ou que je suis trop jalouse pour me présenter. Impossible de la laisser penser ça.

En fait, qu'a-t-elle gagné ? Elle règne sur un monde qui ne la quitte pas des yeux. Passe sa vie à s'occuper de son mari. Tant de responsabilités !

Je suis *contente* que le Roi des Ombres ne m'ait pas choisie. Je préfère mille fois être une Duchesse douairière. Je ne suis pas comme Alessandra, mesquine, vaniteuse, égocentrique. Je n'ai pas besoin d'attirer l'attention ni d'être choyée. Je n'ai jamais voulu que rester seule à contrôler ma vie. Je l'ai obtenu, il est donc temps que je m'y mette vraiment. Que les choses changent.

Je vais agrandir la bibliothèque. Davantage de livres, oui, voilà ce dont j'ai besoin. Je n'ai pas à me lamenter ? Tant mieux. C'est bien. Très bien.

Désormais, je n'aurai plus à me chercher d'amant.

Alessandra a son Roi ; il se lassera vite de ses frasques et finira par chercher à la contrôler, mais que se passerait-il si je me présentais à son mariage avec un homme à moi ? Un homme qui m'obéit. Un homme qui est là pour me faire plaisir. Un homme bien plus beau que Kallias Maheras.

Voilà qui devrait attirer son attention.

J'ai pris ma décision lorsque je m'approche de la caisse.

L'employé me demande mon numéro de compte ; je le récite par cœur et il consulte ses dossiers avant de me décocher un sourire crispé.

Aïe ! Il a une mauvaise nouvelle pour moi.

– Pardon, Votre Grâce, mais le compte m'a l'air vide. On n'a pas encore reçu le paiement de votre dernière commande.

Je reste de marbre :

– Ce n'est pas possible !

J'ai signé le montant la semaine dernière.

– On dirait qu'il y a un problème avec votre notaire. Vraiment ?

L'air imperturbable, j'ordonne à mes valets de reposer mes achats sur le comptoir.

– Je reviens bientôt, dis-je alors au commerçant.



– Changement de programme, Kyros. On va chez Vander.

– Très bien, Votre Grâce.

Il m'aide à grimper dans la calèche et, après dix minutes de trajet, on arrive chez le notaire.

– Vous pouvez venir avec moi, Kyros.

Mon ami me suit et, même si je n'ai pas besoin de lui, ça fait du bien de se sentir accompagnée.

Je le préviens :

– Vous risquez de me voir sous un autre angle.
Préparez-vous.

– Intéressant.

Je grimpe l'escalier, contourne un secrétaire fatigué et entre dans le bureau de Vander.

Il lève les yeux, l'air surpris.

– Monsieur Vander ! lance le secrétaire en se précipitant derrière moi. Sa Grâce, la Duchesse de Pholios, est arrivée.

– Oui, je vois. Veuillez vous asseoir, Votre Grâce.
La porte, Alasdair !

Le bureaucrate ajuste ses lunettes.

La porte se ferme derrière nous. Je prends place dans le fauteuil face à lui, mais Kyros reste debout. Comme d'habitude avec les hommes, je me montre distante et décontractée.

– Monsieur Vander, il semblerait qu'une erreur ait été commise. J'ai voulu payer quelques articles chez le marchand, mais l'opération a été refusée à cause d'un retard de paiement. N'auriez-vous pas oublié d'envoyer l'argent ?

Les doigts crispés sur son bureau, l'homme me contemple tel un poisson attrapé pour le dîner.

– Oh, Votre Grâce, vous avez simplement trop dépensé ! J'ai remarqué que vous aviez commandé pas mal de changements dans votre propriété. Vous avez dépassé votre pension mensuelle. J'ai prévu le paiement en retard pour le mois prochain, ainsi qu'une surtaxe à l'agence pour les frais consécutifs à cet oubli de votre part.

Devant mon silence, il poursuit :

– Ne craignez rien, Votre Grâce. Ces calculs sont extrêmement difficiles à maîtriser. Les erreurs occasionnelles restent compréhensibles, mais je m’occupe de tout. Voudriez-vous que l’on discute d’un budget ? Ou peut-être préféreriez-vous qu’à l’avenir j’approuve d’avance vos achats ?

Kyros se fige derrière moi, comme s’il souhaitait dire quelque chose. Je me lève.

– Allez-vous me traiter longtemps avec une telle condescendance ? dis-je d’un ton toujours aussi neutre.

Ma question paraît surprendre Vander :

– Pardonnez-moi, Votre Grâce, si j’ai pris un ton trop dur. Je souhaite seulement vous aider.

– M’aider ? À trouver un nouveau notaire, peut-être ?

– Votre... Votre Grâce ?

Je pose les mains sur le bureau et me penche, la voix plus tranchante qu’un couteau :

– Dites-moi, Monsieur Vander, votre femme est-elle au courant des clubs que vous fréquentez la nuit ?

Il cligne des yeux.

– Qu’est-ce que vous...

– Et la femme que vous entretenez sur la sixième rue ? Vous savez, celle à qui vous rendez visite un week-end sur deux quand vous êtes censé quitter la ville pour aller voir un client fortuné ?

– Comment... ?

– Dites-moi la réponse à cette équation mathématique, voulez-vous ? Si vous prenez votre femme et ajoutez les relations que j’ai l’intention de lui apprendre, qu’est-ce que cela donnera ?

Là, il reste sans voix.

– Ou que diriez-vous de ceci : je soustrais mon entreprise de votre établissement et j'utilise mon influence considérable en tant que Duchesse pour convaincre le reste de la noblesse de placer ailleurs sa fortune, à quoi cela équivaut-il ?

Il blêmit.

– Vous me preniez pour une proie facile ? Une jeune veuve un peu idiote écrasée par ses nouvelles responsabilités ? Mes revenus mensuels rendraient fou le Roi des Ombres, et vous pensez que je les ai outrepassés en rénovant mon domaine ? Je pourrais en acheter des dizaines si je voulais. J'ai examiné les livres de comptes, les recettes et les dépenses habituelles de Pholios. Sans compter les nouveaux investissements que je vous ai fait opérer et qui ont presque doublé les rentrées de la propriété. Croyez-vous que je ne les vérifierais pas ? En outre, vous n'avez pas à me dire ce que je dois faire de mon argent. Pholios est mort. Toute sa fortune et ses biens me reviennent. Vous réglerez aux fournisseurs les sommes qui leur sont dues. Ainsi qu'une généreuse compensation pour l'erreur, qui sera prélevée sur votre compte. Pas le mien. Et que cela ne se reproduise plus. Que je ne sois plus obligée de venir dans ces misérables bureaux pour vous rappeler votre devoir. Si vous égarez un seul necos à l'avenir, vous n'apprécierez pas les conséquences. Est-ce bien compris ?

S'ensuit un tel silence que j'entends Vander déglutir.

– Je comprends.

– *Votre Grâce !*

– Je comprends, Votre Grâce.

– Bien. J’espère que notre relation sera longue et fructueuse pour l’un comme pour l’autre. Bonne journée, Monsieur Vander.

Kyros m’ouvre la porte et je sors sans me retourner.

Ce n’est qu’une fois dehors qu’il commente :

– J’ai failli applaudir.

Je lui décoche un petit sourire, puis m’incline comme si je venais d’achever une magnifique séance sous les ovations du public.

– Effectivement, ajoute-t-il, je ne vous voyais pas sous cet angle. Vous avez été sensationnelle.

Je n’avais jamais rougi en présence d’un homme, mais personne ne m’avait encore complimentée sur quelque chose d’aussi important. C’est assez enivrant.

Avant que je ne puisse répondre, il reprend :

– Pourquoi continuer à faire affaire avec lui ? Pourquoi ne pas mettre votre menace à exécution ?

– Parce que je l’ai remis à sa place. Il n’essaiera plus de profiter de moi. D’ailleurs, tout nouveau notaire avec qui je signerai tentera la même chose et je réagirai de la même façon.

– Comment avez-vous obtenu toutes ces informations ? À propos de sa maîtresse et des clubs ?

– Il plaisantait dessus avec Pholios pendant qu’on rédigeait les papiers du contrat de mariage.

– Et il a oublié que vous étiez là ?

– Il estimait que je ne comptais pas.

– Comment cela ?

LA DUCHESSE DES OMBRES

Je grimpe dans la calèche et Kyros en pousse la porte.

– Parce que c'était ce que je voulais qu'il pense.

– Et que voulez que j'en pense, moi ?

– Que je suis une employeuse très valable.

– Je le savais déjà.



3

Arrivée à la maison, je sonne Medora, la femme de chambre.

– Oui, Votre Grâce ? lance-t-elle en arrivant.

Elle a sept ans de plus que moi, la peau couleur pêche, une poitrine avantageuse malgré des épaules beaucoup moins larges que les miennes et une taille plus fine.

– Pourriez-vous m’aider à enlever cette robe hideuse ? dis-je alors.

– Bien sûr !

– Je l’utiliserais bien comme combustible pour le feu de cheminée.

Elle paraît indignée :

– Autant brûler son poids en billets de banque, Votre Grâce, car elle a probablement coûté autant d’argent.

– Ça m’est égal. Je ne supporterai pas sa vue une seconde de plus. En fait, je n’avais aucune raison de porter du noir aujourd’hui.

– Nous pouvons peut-être brûler celle-ci, mais si nous faisons autre chose de celles qui restent ? De si belles étoffes permettraient de nourrir bien des familles.

– Soit. Veillez-y, mais je veux voir celle-ci brûler.

Medora jette la lourde robe sur les cendres dans l'âtre.

– Voilà. Que voulez-vous porter à la place ?

Je me dirige vers l'armoire assortie au reste de ma chambre : blanche, poignées dorées, décoration florale, encore des chrysanthèmes.

Tout en faisant défiler chaque robe, je demande tranquillement :

– Medora, avez-vous déjà eu un amant ?

Elle ne se démonte pas :

– Quelques-uns, Votre Grâce.

– Je pense en prendre un.

– Vraiment ? Qui ?

– Je ne sais pas encore, mais j'ai l'intention de trouver quelqu'un. Et rapidement.

Avant le mariage de ma sœur.

– On peut mettre du temps à tomber amoureux, Votre Grâce.

J'examine une robe de jour vert vif à manches longues, avant de l'écartier pour regarder la suivante.

– Vous ne comprenez pas. Je n'ai aucune intention de tomber amoureuse. Je veux juste un amant.

– Oh...

Elle ne semble pas trop comprendre.

Alors je précise :

– Les hommes de mon rang ont le droit d’avoir des maîtresses. Alors, pourquoi pas moi ? Je suis riche, titrée et j’en ai assez de passer mes nuits seule. Je veux une maîtresse. Enfin, l’équivalent masculin. Comment appelez-vous cela ?

– Je ne crois pas qu’il existe un mot pour cela.

– Nous devrions peut-être en inventer un.

Un lourd silence tombe sur la pièce. On n’entend plus que les cintres qui se balancent dans la penderie de mon armoire.

– Laissez-moi vérifier que j’ai bien compris, reprend Medora. Vous voulez vous offrir un homme comme les hommes s’offrent habituellement les femmes ? En échangeant le sexe contre le logement, les habits et tout le reste ? Sans une trace d’amour ?

– Exactement.

À vrai dire, peu importe si mon amant tombait éperdument amoureux de moi, mais j’ai l’intention de garder mes distances.

Je m’écarte de l’armoire, revêtue d’une robe orange pâle aux manches transparentes qui m’arrivent aux coudes ; de beaux rubans la nouent dans mon dos.

– Qu’en pensez-vous ?

– Je pense que c’est génial, Votre Grâce ! Tant que vous resterez prudente, pourquoi ne pas continuer à vivre comme un homme puissant dans votre position ?

– Prudente ?

– Pour deux raisons. Premièrement, en tant que femme, vous devrez assumer toutes les responsabilités si vous tombez enceinte. Et deuxièmement, malgré votre position

en termes d'argent et de réputation, l'homme que vous choisirez sera probablement beaucoup plus puissant que vous. Je ne souhaite pas qu'il vous arrive du mal.

Les préoccupations dont fait preuve Medora me donnent chaud au cœur. J'ai, bien sûr, déjà pensé à ce genre de choses. J'ai parcouru tout ce chemin, je me suis élevée aussi haut que possible ; pourtant, ce sont les femmes qui portent les enfants et doivent subir toutes les conséquences de la grossesse. Pas les hommes, alors que ce sont eux qui mettent les femmes enceintes.

Je commanderai des contraceptifs avant d'entamer toute relation physique.

Quant à la deuxième préoccupation de Medora, il ne m'a pas échappé que je devrai faire confiance à un homme si je veux en passer par là. Il ne sera pas comme Pholios, plus faible que moi à cause de la maladie. Je devrai choisir quelqu'un qui ne me maltraitera pas, qui respectera mes volontés quand nous serons à l'abri des regards. Même dans ce cas, je ferais mieux de me trouver quelqu'un de gentil mais qui se révélera tout autre lorsque nous nous retrouverons seuls, tout comme l'a été Pholios. Heureusement, mon personnel est composé de nombreux valets de pied au physique impressionnant, grâce à Madame Lagos qui les a engagés. Je les aurai toujours sous la main en cas de besoin.

Domage qu'il faille prendre de telles choses en considération, mais j'en passerai par là si nécessaire.

J'effectue quelques pas avec ma robe et me retourne pour que Medora puisse la fermer dans mon dos. Je m'imagine

déjà au mariage d'Alessandra, tous les yeux rivés sur moi, plutôt que sur la mariée. Sur moi, pas sur la Reine.

– Je promets d'être prudente, lui dis-je. Il est temps de passer aux étapes suivantes. Je suppose que je devrais interroger quelques candidats.

– Peut-être ne devriez-vous pas choisir trop vite quelqu'un.

– Comment cela ?

– Puis-je dire ce que je pense, Votre Grâce ?

– Je vous en prie.

Le tissu de mon dos se resserre tandis qu'elle ferme une autre agrafe.

– Il vaudrait sans doute mieux que vous preniez le temps de découvrir ce qui vous plaît. Les hommes ne commencent pas par prendre des maîtresses. Ils commencent par évaluer.

– Évaluer ?

– Oui, dans les bordels, entre autres.

– Ah !

Je réfléchis un instant. Bien qu'habillée, je ne me retourne pas encore. *Visiter un bordel. Essayer. Voir ce que j'aime.*

Bonne idée.

Mes nerfs se mettent à valser dans mon ventre. Je vais faire ça. Juré.

Tout ce dont j'ai toujours rêvé.



Inutile de trop chercher pour trouver l'endroit idéal. Non seulement Alessandra n'a pas cessé d'énoncer des

édits mais les habitants de Naxos ont rapidement fait le nécessaire pour s'adapter aux nouvelles lois. Les femmes ne sont plus tenues d'attendre le mariage pour avoir des relations sexuelles.

Dans ce cas, pourquoi ne pas ouvrir un bordel dédié à la clientèle féminine ? *Zanita's* se vante de son « ambiance accueillante, de son personnel enthousiaste et en bonne santé, de sa totale discrétion pour les dames nobles qui souhaitent y goûter », selon l'article du journal que Medora me montre. L'ouverture a eu lieu voici tout juste deux semaines.

Je m'organise pour trouver une calèche qui m'y emmène le soir même.

Tout est éclairé à la bougie, non à l'électricité, ce qui, bien sûr, donne une atmosphère plus sensuelle à la grande salle de réception. Comme je n'ai encore jamais visité un bordel, je ne savais pas trop à quoi m'attendre, mais quelque chose me dit que cet endroit est bien plus chic que ceux fréquentés par les pauvres.

D'abord, tous les prostitués sont plus habillés que ce à quoi je m'attendais. Les hommes portent des pantalons *très* serrés, avec les bretelles à même leur torse nu. D'autres se baladent sans chaussures et laissent leur chemise déboutonnée. Tout est fait pour séduire, mine de rien. C'est à la fois de bon goût et légèrement scandaleux.

Ensuite, il y a beaucoup plus de prostitués masculins que de femmes, mais on en trouve quelques-unes également. De nombreuses dames nobles préfèrent les amantes aux amoureux masculins. Tous se prélassent dans des fauteuils

ou canapés bien rembourrés, discutant ou jouant aux cartes. À croire qu'on se trouve dans une salle de jeu. L'ambiance est totalement détendue, normale, clairement destinée à rassurer les clients les plus doux.

– Bienvenue ! lance la patronne en s'avancant vers moi.

Enfin, je suppose que c'est elle qui dirige les lieux, puisqu'elle a l'air un peu plus âgée que les autres.

– Je m'appelle Zanita. En quoi puis-je vous aider ?

Je lui montre un portefeuille bien rembourré.

– Je suis là pour tester vos travailleurs masculins.

– Certainement, Madame.

Je corrige :

– Votre Grâce.

– Pardonnez-moi, Votre Grâce. Cela ne se reproduira plus.

Lady Zanita claque des doigts :

– Messieurs, s'il vous plaît !

Les hommes présents dans la pièce s'immobilisent aussitôt pour s'aligner devant le mur du fond, épaule contre épaule.

– Votre publicité proclamait la discrétion, dis-je en me détournant de cette rangée d'athlètes.

– Certes, Votre Grâce.

– Je préférerais des visites à domicile.

– Pas de souci. Qui choisissez-vous pour vous accompagner ce soir ?

Pour ma première fois ?

– Quelqu'un de patient et de doux.

– Il faudrait nous en dire davantage, Votre Grâce. Ce sont des professionnels, tous formés pour répondre à vos besoins, pas aux leurs. Chacun d’entre eux peut vous garantir une première expérience parfaite.

Vraiment ?

Je me rapproche de quelques pas pour mieux examiner la rangée de têtes. Certaines ont une peau d’ivoire, d’autres un teint plus neutre, comme la mienne, et d’autres encore, une peau si foncée qu’elle brille magnifiquement à la lumière. Je regarde chaque homme dans les yeux. Certains me sourient avec insolence, d’autres me font un clin d’œil, d’autres encore se mordent les lèvres en m’examinant de haut en bas, l’air de me désirer.

Des professionnels, en effet.

– Vous aimez travailler ici ? dis-je à l’un d’entre eux.

La question peut lui paraître étrange, mais il faut que je m’en assure.

– Gagner ma vie par le sexe ? répond l’homme à la peau d’ébène. N’est-ce pas le rêve de tout homme ? Et ça devient un véritable plaisir avec une femme aussi belle que vous.

Je retourne mon attention vers la dame :

– Je les essaierai tous, en commençant par celui-ci.

Je désigne celui qui vient de parler :

– Comment vous appelez-vous ?

– Sandros, mon amour, et vous ?

J’aime le voir articuler ce mot sur ses lèvres, alors je murmure :

– Amour, amour, c’est tout ce que je veux.



Deux mois s'écoulaient dans un bonheur absolu. Zanita avait raison. Chacun de ses employés est follement doué. Ce n'est pas seulement leur apparence qui me comble, ils sont tous très beaux, mais plutôt ce qu'ils ont à offrir.

Thaddeus me fait des massages sensuels avant chaque séance, affirmant qu'il aime palper toute ma peau avant de commencer. Kallen aime faire des câlins après l'amour, berçant mon corps contre le sien tandis que je m'endors. Soterios tient à combler mes désirs au moins trois fois avant de se laisser aller, se disant extasié par la capacité des femmes à jouir sans arrêt.

Mais Sandro reste peut-être mon préféré. Parce qu'il passe des heures à m'embrasser durant chaque séance. Comme s'il me désirait ardemment. Comme si je tenais une place spéciale dans sa vie.

Et je lui montre qu'il en tient une spéciale dans la mienne en lui offrant des cadeaux : boutons de manchette en saphir, costumes de soie, parfums coûteux et tout ce que j'aimerais le voir porter. Mais ce que je préfère, c'est la nuit, quand il ne porte rien du tout.

Pour la première fois de ma vie, je me sens aussi détendue que libre. J'ai hâte de voir la tête d'Alessandra quand j'arriverai accompagnée de Sandro à son mariage.

Pendant que les ouvriers s'affairent à rénover l'intérieur du manoir, je m'occupe du domaine. Il y a beaucoup à faire. Des labyrinthes de haies, des tonnelles et des fleurs.

Installer des fontaines, poser des dalles et tout ce qui me vient à l'esprit. Je discute avec des botanistes, des jardiniers, des charpentiers et des tailleurs de pierre.

Le labyrinthe est déjà presque terminé. J'ai payé un supplément pour y faire planter des haies matures. La plomberie de la fontaine est refaite. Je n'attends plus que le maçon pour achever la sculpture : un magnifique cheval battant l'air de ses jambes.

Les fleurs et les arbres bourgeonnants apportent un doux parfum dans l'air, et les pelouses sont plus vertes grâce au professionnel qui s'est occupé des semences et de la terre.

La propriété m'appartient déjà en titre et ressemble de plus en plus à ce que j'aime.

– Quel beau sourire, Votre Grâce ! dit Medora en m'aidant à ôter ma nouvelle robe de jour rose pastel pour enfiler une chemise de nuit en soie.

J'ai l'impression de flotter quand je la porte, si bien que j'en ai commandé dix identiques dans des couleurs différentes. Celle de ce soir est d'un bleu lavande étourdissant avec des bretelles à la place des manches.

– Merci, Medora. C'est agréable d'avoir des raisons de sourire tous les jours.

– Vos sourires ne sont pas les seuls à orner le duché. Vous n'êtes peut-être pas au courant de tout le bien que vos augmentations ont fait au personnel, mais Doran, le valet, a pu offrir un traitement à sa mère qui en avait désespérément besoin pour soigner son dos. Kyros a acheté de nouvelles chaussures pour Nico. Ce garçon grandit tellement vite... J'ai aidé mes parents à régler leur loyer

ce mois-ci. Vous avez fait du bien à tout le monde, Votre Grâce.

Ses paroles me font chaud au cœur.

– J’aimerais que cet endroit soit un havre de paix pour tous ceux qui vivent ici et que les membres de mon personnel ne manquent de rien.

Ils méritent tous de se sentir en sécurité et heureux. Je ne me rendais pas compte à quel point c’était crucial jusqu’à ce que j’en fasse moi-même l’expérience.

Alors que Medora vient de quitter la pièce, Sandros apparaît dans l’embrasure de la porte.

Le regard qu’il me lance en découvrant ma chemise de nuit me fait frissonner.

– Je suis presque prête, dis-je en entrant dans ma salle de bains. Installez-vous.

Je retire les fleurs de printemps de mes cheveux et les brosse, puis fais ma toilette. Alors que je me lave le visage, je crois capter un bruit derrière l’eau qui coule. Est-ce que Sandros se serait déplacé à l’autre bout de la pièce ?

Mais, tandis que je me sèche la figure avec une serviette rose, j’entends un cri et des bruits de bagarre.

Mon corps se raidit et une explosion de peur remonte le long de ma colonne vertébrale. Je parcours des yeux ma salle de bains avant de les poser sur ma brosse à dents. Le manche est en argent avec une extrémité qui se termine en une fine pointe.

Cachant cette petite arme dans mon dos, je sors pour découvrir un homme, qui n’a *rien* à voir avec Sandros, assis sur mon lit maintenant froissé.

STARDUST

Hugo Publishing

...

Cet extrait est terminé.
Découvrez la suite en vous procurant le livre
dans toutes les bonnes librairies !



Pour suivre nos actualités,
retrouvez-nous sur les réseaux sociaux.



CHRYSANTHA STATHOS A PRESQUE TOUT GAGNÉ.

En dissimulant son intelligence et ses ambitions derrière le masque d'une belle fille à la tête vide, elle est devenue une riche Duchesse. Aujourd'hui, sur son chemin vers la vie de liberté et d'opulence dont elle a toujours rêvé, il n'y a plus qu'un vieux Duc mourant... Du moins, c'est ce qu'elle pensait.

Car sa petite sœur lui a arraché la vraie victoire : Alessandra a épousé le Roi des Ombres, l'homme le plus puissant du monde. Et alors que l'époux de Chrysantha vient de rendre son dernier souffle, un homme qui prétend être le petit-fils du Duc se présente au royaume pour réclamer l'héritage qui devait lui revenir, à elle !

Chrysantha est furieuse. Il est hors de question qu'elle laisse un homme lui prendre tout ce qu'elle possède. Et il est désormais bien connu qu'une Stathos obtient toujours ce qu'elle veut...



Tricia Levenseller est née dans une petite ville d'Oregon et vit aujourd'hui près des Montagnes Rocheuses avec son chien autoritaire, Rosy. Elle est diplômée en langue anglaise et en édition, et est ravie de ne plus jamais avoir à ouvrir un manuel. Lorsqu'elle n'écrit pas ou ne lit pas, Tricia aime assembler des puzzles, jouer au volley-ball et regarder des émissions tout en mangeant du pop-corn beaucoup trop beurré.

18,50 €

www.hugopublishing.fr



@Hugo_Stardust



@HugoYoungAdult

